

j'en devine la source ; je sais bien que ma chère mère n'avait pas de secrets pour vous."

L'ayah hocha la tête pour donner à entendre que ce n'était pas sa défunte maîtresse qu'elle tenait cette connaissance.

"De qui donc, alors ? demanda l'orpheline surprise.

—C'est le don de ma race, répliqua cette femme. évitant une réponse directe à la question, de deviner le sort de ceux dont nous voyons les traits.

—Et le mien ?

—Sera brillant et radieux comme le pays qui vous a donné le jour, à moins que vous ne le gâtiez en restant dans cette sombre contrée, où les cœurs sont froids et la vie sans amour. Dans l'Inde, ajouta la nourrice dont les yeux noirs s'allumèrent au souvenir de sa patrie, vous pourriez régner dans votre beauté comme une idole dans son temple, ici vous ne pouvez exister que comme un oiseau captif dans une tombe.

—Zara, je ne dois pas écouter de pareils discours !

—Mais il faut que je parle, au risque de vous irriter contre votre fidèle ayah. Dans l'Inde vous étiez la clarté de votre demeure, ici vous êtes une fleur qui se flétrit dans un désert. De jeunes cœurs se chauffaient aux rayons de votre beauté, rendaient hommage à chacun de vos regards. ne vivaient que par vos sourires ; ici vous n'avez personne qui vous aime, si ce n'est la pauvre Zara.

—Vous oubliez mon oncle, dit l'orpheline.

—Les morts n'aiment pas ! s'écria l'indienne avec impatience.

—Les morts !

—Oui, les morts. Quand le cœur est de cendre, l'âme sans passions, que somme-nous, sinon des cadavres vivants échappé à la tombe.

—Que vous connaissez peu mon noble parent. Comme cette fleur qui ne donne son parfum que lorsqu'elle est écrasée, la souffrance n'a fait que révéler ses nombreuses vertus, sa charité sans bornes, sa sympathie pour le beau et le vrai, tout ce qu'il y a de bon dans sa nature. Il a pour moi l'amour d'un père.

—Mais pas celui de Miran-Hafaz ?

—Miran-Hafaz m'aime comme un frère, dit Ellen en raugissant.

—Les yeux d'un frère ne suivent point les pas d'une sœur comme j'ai vu les yeux de Miran suivre vos pas ; la voix d'un frère ne tremble pas en murmurant à l'oreille de sa sœur.

—Vous êtes folle Zara ; et si je ne vous gronde pas, c'est que Miran et moi nous ne nous reverrons plus jamais.

—Vous ne vous reverrez plus ! Mais vous seriez perdue dans un désert qu'il vous retrouverait. Son amour n'est pas comme l'amour calme et froid de l'Européen. Que penseriez-vous si je vous disais qu'il a traversé le désert des eaux dans l'espoir de vous obtenir pour femme, de vous ramener dans le pays du soleil.

—J'en aurais du regret, répliqua l'orpheline avec fermeté.

—Du regret ?

—Et qui plus est, je parlerais sur-le-champ à mon

oncle, mon protecteur naturel afin que son autorité pût mettre un terme à une poursuite aussi désespérée pour Miran qu'elle est désagréable pour moi. Je n'aimerais jamais Miran que d'un amour de sœur !

—Depuis quand avez-vous fait cette découverte ?" demanda l'ayah en attachant sur Ellen un regard scrutateur, qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

Miss de Vere garda le silence.

"Je vais vous le dire, reprit sa nourrice. C'est depuis que ce paria à la pâle figure a arrêté votre cheval ce matin ; depuis qu'un service de valet a eu pour récompense des sourires aussi précieux que les pierreries de la couronne du Nizam ! J'épiais ses regards quand il vous a dit adieu dans le vestibule, car j'étais curieuse de voir le sauveur de mon enfant. Il vous aime !"

Cette fois, une vive rougeur couvrit le visage et le cou de l'orpheline. C'est une chose dangereuse de dire à une jeune fille qu'elle est aimée..... cela fait rêver son cœur.

"Il y a plus, ajouta tristement l'ayah, vous l'aimez !"

Le rire musical de la jeune fille dissipa, pour le moment, les soupçons de la sagace Indienne. Elle savait qu'Ellen était au-dessus de toute dissimulation ; mais malgré sa connaissance du monde, elle oublia que la jeunesse s'abuse elle-même. Les cœurs, comme les oiseaux, sont souvent pris au piège avant qu'ils se doutent du danger.

"Bonsoir, Zara, dit Ellen en lui tendant la main que l'ayah porta à ses lèvres. Je vois que vous vous moquez de moi. Moi aimer Harry..... M. Ashton, veux-je dire. Quelle absurdité ! Bon soir."

Tout absurde que cette idée lui parût, Ellen ne put la chasser de son esprit. Elle resta éveillée longtemps après le départ de sa fidèle nourrice. De pareilles absurdités font souvent une impression durable sur le cœur.

Miran-Hafaz était fils d'une Bégum, ou princesse indienne, qui avait oublié les préjugés de sa caste au point de donner sa main et son immense fortune à un officier anglais, lequel l'avait laissée veuve peu après la naissance de ce fils. L'enfant tenait de sa mère un caractère fier et généreux, une énergie inquiète, des impulsions passionnées, un amour jaloux et exclusif, les défauts et les qualités des Indiens. De figure il ressemblait à ses deux parents. Ses mains et ses pieds, aux formes délicates, sa petite taille et son teint olivâtre, étaient l'héritage de sa mère ; les traits de son visage étaient tout à fait ceux de son père. Depuis l'enfance il avait coutume de visiter le général de Vere, chez qui il connut et aima Ellen toute petite. Peut-être se doutait-il à peine de la nature de ses sentiments pour elle lorsque la mort soudaine de ses parents, et son départ précipité pour l'Europe les lui firent mieux apprécier.

Il fut inconsolable de sa perte ; puis une idée le frappa, et, avec l'impétuosité de sa nature, il résolut de la mettre aussi-tôt à exécution. C'était de la suivre en Angleterre.

—La suite au prochain numéro—